

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 121 (2018)

Artikel: Dans l'œil d'Édouard : les premières photographies de localités et de sites du Jura : Musée jurassien d'Art et d'Histoire, Delémont du 1er juin au 30 septembre 2018
Autor: Marti, Laurence / Montavon, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-843782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'œil d'Édouard
Les premières photographies
de localités et de sites du Jura
Musée jurassien d'Art et d'Histoire,
Delémont
du 1^{er} juin au 30 septembre 2018

LAURENCE MARTI & PIERRE MONTAVON

Lors de la réunion générale de la Société jurassienne d'Émulation de 1860, Édouard Quiquerez, âgé de 25 ans, présente une collection de plus de 40 photographies de localités, châteaux et paysages jurassiens qu'il a réalisées. Complétée en 1862, elle devient un « riche album de photographies¹ ».

Dès les années 1840-1850, le Jura découvre la photographie. Le Français Joseph Philibert Girault de Prangey y effectue un premier ensemble de daguerréotypes, Charles Théodore Kuhn, professeur au collège de Porrentruy se livre à des essais de photographie. Dix ans plus tard, Édouard Quiquerez sera toutefois le premier Jurassien à produire une œuvre vraiment significative. Cette collection représente une rareté à l'échelle suisse par sa technique, le calotype, et par son ampleur, 125 clichés de grande qualité d'exécution et de conservation.

L'exposition *Dans l'œil d'Édouard*, présentée au musée jurassien d'Art et d'Histoire du 1^{er} juin au 30 septembre 2018, nous a fait remonter dans l'histoire de ce projet photographique et nous a invités à une mise en perspective de cette collection avec les images et les réflexions d'un photographe d'aujourd'hui. Les textes qui accompagnaient l'exposition sont partiellement reproduits, avec quelques adaptations, dans la suite de cet article.

L'échec d'un projet novateur

Le travail photographique d'Édouard trouve son origine dans le projet de son père Auguste Quiquerez d'établir un recueil de tous les lieux, localités et vestiges d'importance de l'ancien Évêché de Bâle. Ce projet participe d'un large mouvement qui anime les élites européennes dès le début du XIX^e siècle. Face aux changements politiques et à l'industrialisation, la crainte de perdre les traces d'un monde en voie de disparition associée au souci de construire de nouvelles identités fait émerger une préoccupation de recension et de conservation. En 1860, Xavier Kohler, président de la S.J.É. à laquelle est présenté le projet, considère que les photographies d'Édouard constituent un « moyen de conserver au moins les dessins fidèles de nos monuments avant que les hommes et le temps n'achèvent de les détruire¹ ».

La photographie, supposée neutre et précise, s'impose comme le moyen idéal d'immortaliser ces vestiges et de dépasser la gravure qui, pense-t-on, laisse trop de liberté à son auteur. Pour la première fois, il s'agit de reproduire « les vues du Jura telles qu'elles sont² ». En 1860, la S.J.É. décide de faire de la photographie une nouvelle branche de sa section « beaux-arts ». Une marque d'ouverture, à un moment où le débat sur sa nature artistique ou technique continue à faire rage. Elle encourage en 1862 la publication du travail d'Édouard. Une grande première pour le Jura puisque, plus encore que la photographie, l'édition photographique en est à ses débuts et représente un véritable défi technique. Un bulletin de souscription est lancé pour un *Recueil de vues photographiques de l'ancien Évêché de Bâle, villes, monastères et principales localités*, au prix de 40 francs.

Les souscripteurs ne se pressent pas au portillon, peut-être en raison du prix élevé et du caractère (trop) novateur du projet. La somme nécessaire ne peut être réunie et le recueil ne verra jamais le jour. Les photographies d'Édouard réapparaîtront dans les nombreux écrits de son père, la première fois dans certains tirages de *l'Histoire des comtes de Ferrette*, publiée par la Société d'émulation de Montbéliard en 1863.

Malgré l'échec du projet, il reste un bel exemple du rôle de la S.J.É., comme de toutes les sociétés savantes de l'époque, dans l'encouragement et la diffusion de nouvelles idées et techniques et de ce que recouvre alors la notion d'émulation.

Édouard Quiquerez (1835-1888), un artiste dans l'ombre de son père

Édouard est une personnalité fort peu connue. Il n'a laissé aucun écrit personnel et les détails de sa biographie nous sont parvenus au travers de la plume paternelle. Ses photographies constituent son unique témoignage direct, mais elles sont, aujourd'hui encore, souvent attribuées par erreur à Auguste.

Seul fils, il semble avoir vécu dans l'ombre de ce père omniprésent, actif et volontaire, qui affirme avoir mis tout en œuvre pour qu'il atteigne une bonne situation.

Au moment où il présente ses calotypes, Édouard a 25 ans, il vient de faire trois ans à l'école polytechnique fédérale de Zurich, il est rentré à Soyhières où il s'adonne à la photographie en pur amateur. Ce simple fait suffit à le situer socialement; il fait partie d'une jeunesse très privilégiée, qui peut se permettre de pratiquer la photographie à titre de loisir. Il semble destiné alors à un avenir brillant. En 1865-1866, Édouard quitte la Suisse, après un « bon » mariage qui lui ouvre les portes de l'industrie textile française: il passe par Mulhouse (1866), devient directeur de la fabrique de tissage de coton des Établissements Waddington à Saint-Lubin-des-Joncherets (Eure-et-Loir) entre 1866 et 1874, puis prend la direction des fabriques de la manufacture Vincent, Ponnier & C^{ie}, à Senones (Vosges) de 1875 à 1878. Mais Édouard ne paraît pas fait pour les hautes fonctions dont rêve son père. Dettes et maladies l'obligent à interrompre brutalement sa carrière professionnelle en 1878 et contribuent à le réduire au silence et à l'oubli⁴.

Si l'industrie ne lui réussit pas, son talent pour la photographie est incontestable. On ignore avec qui il s'initie à cet art, mais il a à peine 20 ans quand il réalise ses premières images. Édouard s'intéresse à la chimie, une discipline nouvelle et essentielle à la pratique photographique. L'industrie textile, vers laquelle il s'oriente, représente un domaine où foisonnent les recherches en matière de reproduction et d'impression sur tissu. Le procédé photographique y est rapidement repris. Nombre d'ingénieurs issus de cette industrie passent à la photographie, notamment à Mulhouse, où la famille Quiquerez entretient de nombreux liens.

Il réalise la majorité de sa production entre 1855 et 1865. Même après l'échec du projet d'édition et son départ pour la France, il n'abandonne pas pour autant la photographie. Lors de ses retours dans le Jura,



il continue à faire des prises de vues pour son père. Meilleur photographe qu'industriel, il n'a toutefois pas pu, voulu ou su acquérir l'autonomie nécessaire pour vivre de son art. Sa pratique reste celle d'un amateur au sens noble du terme.

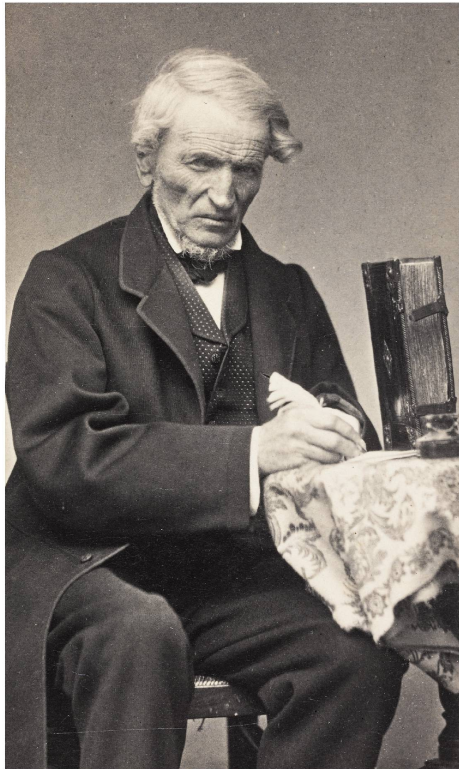
Édouard Quiquerez, photographie, musée jurassien d'Art et d'Histoire, coll. SACS.

Auguste Quiquerez (1801-1882), un passionné de l'illustration

« J'ai eu la manie de bourrer mes manuscrits de planches, au point que ceux sur les antiquités diverses du Jura en renferment plus de deux mille⁵. » La reproduction des objets, des lieux et des plans représente chez Auguste une préoccupation constante qui participe de sa quête de scientificité. Il réalise souvent les dessins lui-même, témoignant d'un talent certain en la matière, même s'il ne cesse de regretter son manque de formation picturale. Porté par le souci de la précision, il ne peut que s'intéresser à la photographie. Dans différents travaux, dont le manuscrit *Sogren et Vorbourg* de 1842, il recourt d'ailleurs déjà à la *camera obscura* pour réaliser certains de ses croquis⁶. Il a des contacts en 1855 avec le photographe Carl Durheim à Berne pour la réalisation de portraits, le sien notamment. Sa participation à de multiples sociétés savantes lui permet aussi de se tenir au courant des avancées de ce nouvel art.

Renonçant à se former lui-même, il associe ses enfants à son « entreprise ». Ses filles l'aident au dessin et il oriente son fils vers l'apprentissage de la photographie durant la première moitié des années 1850. Père et fils vont ainsi passer plusieurs heures ensemble sur le terrain, le père levant les plans, le fils braquant son instrument. Des dizaines d'images sont réalisées, dont la publication de 1862 ne prévoyait de reproduire que quelques exemples.

L'«entreprise» se heurte vite à ses limites. En 1858, Auguste relève déjà que l'emploi de la photographie «est d'un usage restreint et très dispendieux⁷». Et, surtout, les compétences manquent totalement dans le Jura pour une édition de qualité. «Nous n'avons à Delémont que des presses ordinaires et nul engin lithographique. Il [y a] à Porrentruy une petite presse lithographique chez M. Michel, mais de pauvres artistes. M. Gandon, Prof. au Collège est par contre fort habile en fait d'autographie. J'ai bien à Bellerive une pierre lithographique marchant entre deux cylindres pour lisser [?] les photographies, mais ni encre, ni papier préparé pour les autographies. Je ne l'ai pas essayée faute de tems et surtout d'une main plus exercée que la mienne⁸.»



Finalement, l'échec du projet et le départ d'Édouard pour la France freinent fortement son recours à la photographie. Auguste en reste au dessin, qu'il pratique jusqu'à son décès. En 1877, dans un échange avec Auguste Bachelin, il n'en regrette pas moins encore son manque de compétences artistiques: «Combien je voudrais pouvoir acquérir la moindre parcelle de vos crayons et pinceaux pour pouvoir rendre mes dessins d'antiquités plus présentables, mais je n'ai jamais eu de maître de dessin et à 76 ans la vue et la main font défaut⁹.»

Auguste Quiquerez, photographie, musée jurassien d'Art et d'Histoire.

La redécouverte d'une collection

La collection conservée au musée jurassien d'Art et d'Histoire comporte 125 négatifs sur papier — calotypes — de 27 cm sur 20,5 cm réalisés par Édouard. Elle représente l'essentiel de son œuvre connue.

Cette collection a été léguée au musée jurassien d'Art et d'Histoire en 1987 par Hans W. Schmidt, descendant éloigné de la famille. Une première exposition publique a eu lieu en 1990. L'ensemble a été restauré,

conditionné sur des supports adaptés et numérotés en 2004, puis numérisé une seconde fois en 2018.

Édouard recourt à la technique spécifique du calotype, ce qui donne à cette collection une valeur tout à fait particulière, puisque c'est l'une des rares de cette ampleur conservée jusqu'à nos jours en Suisse.

Entre 1840 et 1860, le calotype est la seule technique qui permet à la fois les prises de vues à l'extérieur et la reproduction sur papier, ouvrant les perspectives de l'édition photographique. Il s'agit d'un progrès important par rapport au daguerréotype qui, bien qu'offrant une qualité d'image supérieure, ne pouvait pas être reproduit. Le calotype est très utilisé par les scientifiques et répond parfaitement au but d'Auguste.

Cette technique est aussi entourée d'une connotation plutôt élitaine et artistique. En France comme en Suisse, entre 1840 et 1850, elle est le loisir « fashionable » par excellence, pratiquée en cercles fermés par des artistes, une nouvelle bourgeoisie industrielle ou des aristocrates en mal d'occupation et tous amateurs. Édouard, fils de bonne famille, n'est pas loin de ressembler à ces quelques privilégiés disposant de temps libre pour s'adonner à la photographie par pur plaisir. On peut imaginer qu'il ait été aussi attiré par le calotype pour cette raison.

La technique du calotype a rencontré un certain succès entre 1840 et 1850 en France notamment, où plusieurs artistes s'y sont illustrés (Gustave Le Gray, Charles Nègre, Édouard Baldus, Henri Le Secq), mais des photographes suisses comme Carl Durheim, Constant Delessert, Jean Walther ou Paul Vionnet sont aussi connus pour y avoir recouru.

Le métier complexe de calotypiste

En regardant ses calotypes, il faut imaginer Édouard dans les années 1850 partant le matin chargé de sa chambre photographique, de ses châssis en bois pour ses papiers sensibles, de produits chimiques et autres supports de séchage, pour rejoindre à pied ou à cheval les sommets escarpés ou les sites éloignés choisis par son père. Avant cela, il avait dû faire des repérages, observer, définir le meilleur point de vue. Sur place, le cadrage, la distance, la lumière ne se règlent pas, il faut évaluer à l'œil et attendre le moment propice. La durée d'exposition rend le tirage aléatoire et un changement de météo peut modifier le papier et le résultat. Il pourra être amené à revenir plusieurs fois pour obtenir la bonne prise de

vue. Il lui faut plus de quinze jours pour faire des images du Vorbourg en 1873, pourtant juste à côté de chez lui.

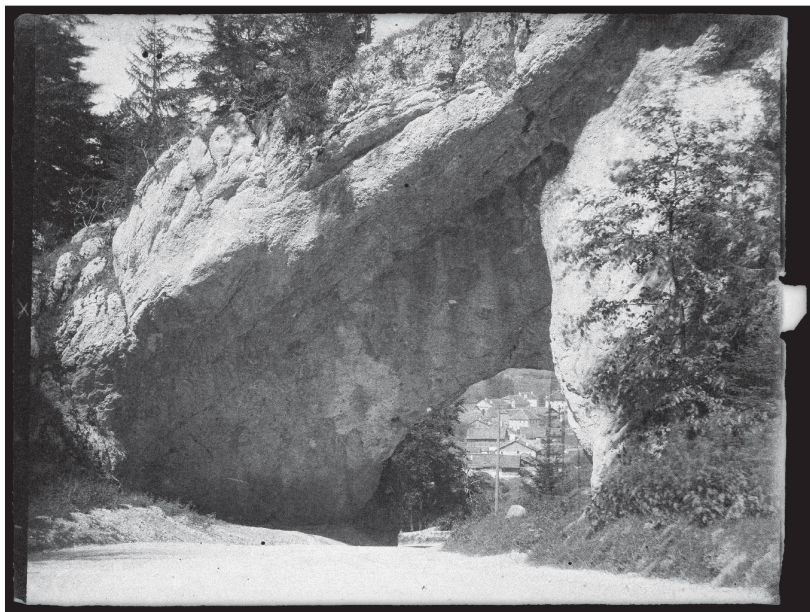
Il faut aussi savoir que la réalisation d'un calotype s'avère complexe et longue. Plusieurs jours avant de partir, il a dû préparer ses feuilles de papier sensible dont il devra encore affiner l'apprêt sur place. L'exposition à la lumière peut prendre plus d'une dizaine de minutes. Le négatif devra ensuite être développé, éventuellement retouché, puis transféré sur un papier salé pour obtenir l'image définitive. Soit en tout plusieurs jours, voire semaines de travail et beaucoup d'habileté pour arriver au résultat final.

Outre le regard et la maîtrise de la lumière et de l'environnement, la connaissance de la chimie, la patience, la force physique, du temps à disposition comptent parmi les qualités et les conditions nécessaires pour faire un bon calotypiste; nous sommes très loin de l'immédiateté de la photographie numérique actuelle.

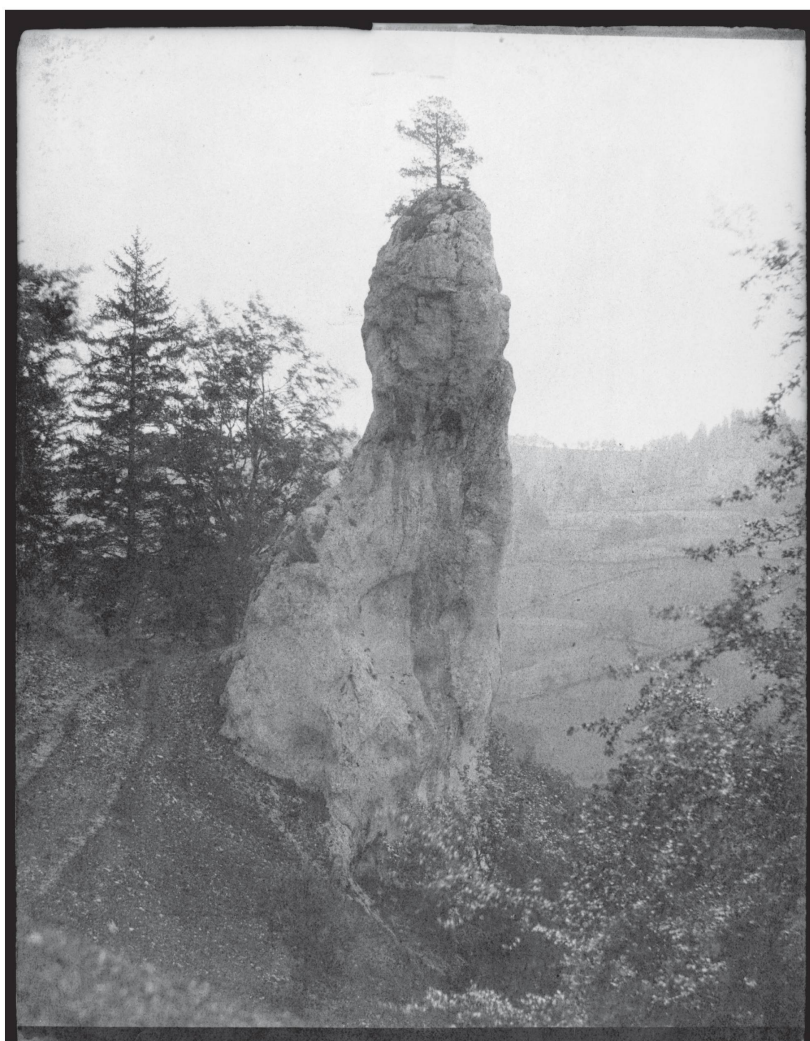
La majorité de l'œuvre d'Édouard est faite de calotypes, dont il explore toutes les possibilités, notamment le calotype stéréoscopique, ancêtre de la 3D, très rare et difficile à maîtriser, et la retouche sur négatif, une nouveauté. Au moment où Édouard pratique cette technique, son usage est déjà sur le déclin. Sans avoir été un précurseur, il figure sans doute parmi les calotypistes les plus expérimentés de Suisse. Il semble avoir recouru au collodion pour quelques photographies plus tardives. Cette technique succède dès les années 1860 tant au daguerréotype qu'au calotype, en réunissant les avantages de l'un et de l'autre: des images de qualité et reproductibles.

Une approche romantique de l'histoire

Localités, châteaux, hauts-fourneaux, roches et paysages: Édouard calque le choix de ses sujets sur les besoins d'Auguste. Des lieux familiers, Bellerive, le château de Soyhières et le Vorbourg sont tout particulièrement présents. On retrouve aussi certains points de vue identiques à ceux des gravures de Pierre Birman et de son élève Anton Winterlin, les deux grands illustrateurs des fameux voyages de Bâle à Berne, dont Auguste se réclame ouvertement. Il avait d'ailleurs déjà écrit les textes illustrés par Winterlin en 1836. Avec Édouard, nous remontons donc une fois de plus le cours de la Birse et de la Suze. Mais il ne faut pas se méprendre, ce n'est pas le pittoresque que veulent rendre Quiquerez



Édouard Quiquerez,
Pierre-Pertuis, env.
1860, photographie
d'après calotype, musée
jurassien d'Art et
d'Histoire.



Édouard Quiquerez,
*La Fille de Mai à
Bourrignon*, env. 1860,
photographie d'après
calotype, musée
jurassien d'Art et
d'Histoire.

père et fils, il faut reproduire au plus près de la « réalité » ces lieux, ces châteaux et ces localités. Il y a un souci de réalisme dans la démarche.

Il s'agit d'abord de documenter l'histoire, avec un regard centré sur la matérialité, sur le décor plus que sur les femmes et les hommes qui la font. Le paysage tient du relevé topographique davantage que du théâtre de l'activité humaine, et malgré l'échec du projet de 1862, son but n'en a pas moins été atteint : ces calotypes nous permettent aujourd'hui encore d'appréhender les moindres détails des sujets photographiés et représentent plus que jamais un témoignage historique central.

Mais cette préoccupation pour le passé n'est pas neutre, le travail mémoriel fait partie de cette démarche et l'on y retrouve une dimension de collecte où s'amalgament des références multiples. Auguste fait photographier des villages, des ruines, des paysages, des rochers où se mêlent les sujets et les époques. Il met l'accent sur les invariants de l'histoire plus que sur ses changements et ses conflits politiques. C'est une approche qui laisse aussi une place à l'imagination, qui fait la part belle aux mythes (le rocher de Bourrignon représentant la *Fille de Mai*). Cette collecte est teintée de mélancolie : on y lit un souci de conservation et de reconstitution d'un Évêché de Bâle dont les traces sont en train de disparaître et qui prend peu à peu l'apparence d'un âge d'or. Édouard met en valeur le propos en apportant un certain regard, le choix du cadrage, du point de vue, de la lumière. Une créativité, une maîtrise technique et un sens esthétique évidents qui donnent à ses photographies une valeur supplémentaire et singulière, une beauté certaine.

Autant d'aspects qui nous plongent dans une vision romantique de l'histoire, où l'imagination, l'émotion, la construction artistique sont parties prenantes de l'observation. L'histoire conçue par Édouard et son père reste encore bien éloignée des critères de la science historique qui naîtra à la fin du XIX^e siècle.

Le regard d'un photographe d'aujourd'hui

Près de cent soixante années plus tard, je suis retourné — à la demande du musée jurassien d'Art et d'Histoire — sur les lieux immortalisés par Édouard Quiquerez. Avec mes photographies « contemporaines », j'ai souhaité mettre en perspective l'œuvre d'Édouard au regard de notre époque. Mon approche me permet ainsi d'aborder différents thèmes majeurs de la photographie, qu'ils soient techniques ou esthétiques.

Pour que nos photographies dialoguent, il fallait une unité visuelle. En choisissant mes lumières, je me suis approché au plus près du rendu des calotypes, tout en usant d'un procédé moderne — le numérique.

Je me suis également inspiré d'une vision romantique de la nature, très présente dans les œuvres du XIX^e siècle, et dans le travail d'Édouard Quiquerez.

À propos des agrandissements présentés sur ces cimaises, il s'agit de tirages modernes réalisés sur imprimante à jet d'encre. Ce choix nous a semblé tout à fait opportun, car cette technique permet un vaste choix de papiers, dont certains sont plus proches des calotypes que les traditionnels papiers photographiques argentiques.

Un point de vue

La photographie d'Édouard Quiquerez présente une vue générale de la chapelle et de la ruine du Vorbourg.

J'ai choisi de réaliser un contrechamp à cette photographie — le point de vue depuis la chapelle. Outre les kilomètres effectués (à cheval ?), on peut imaginer la difficulté d'accès que devait rencontrer Édouard pour réaliser certaines de ses vues. Ceci en transportant une chambre grand



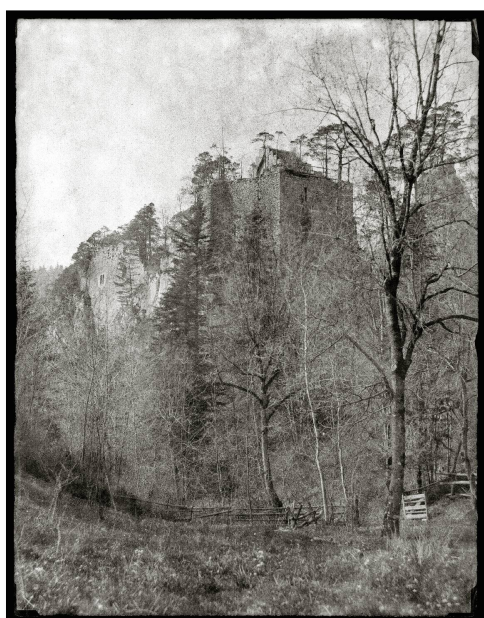
Pierre Montavon, *Chapelle et ruine du Vorbourg*, 2018, photographie numérique.

Édouard Quiquerez, *Chapelle et ruine du Vorbourg*, env. 1860, photographie d'après calotype, musée jurassien d'Art et d'Histoire.

format munie d'un pesant objectif, d'un trépied et de châssis (plaques où l'on insère les calotypes) en bois.

Une ruine du futur

En m'inspirant d'un calotype du château de Soyhières — propriété des Quiquerez —, je me suis demandé quelles seraient les ruines du futur. Présenteront-elles un intérêt photographique, et quel regard porterons-nous sur l'architecture d'aujourd'hui ?



Édouard Quiquerez, *Château de Soyhières*, env. 1860, photographie d'après calotype, musée jurassien d'Art et d'Histoire.



Pierre Montavon, *Future ruine de Roche-de-Bâle*, 2018, photographie numérique.

Remerciements

Le musée jurassien d'Art et d'Histoire et les auteurs remercient vivement les personnes et les institutions pour leur aide à la recherche ainsi que pour le prêt d'objets et de documents.

Rossella Baldi, Christophe Brandt, Geneviève Dufresne, Vincent Friedli, Christian Kempf, Claude Quiquerez, Christian Schmidt

Archives de l'ancien Évêché de Bâle

Bibliothèque des Dominicains, Colmar

Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel
Institut suisse de conservation pour la photographie, Neuchâtel
Memoriav, Berne
Musée de l'Hôtel-Dieu, Porrentruy
Musée gruérien, Bulle
Musée historique de Lausanne
Musée suisse de l'Appareil photographique, Vevey
Musée Unterlinden, Colmar
Société jurassienne d'Émulation, Porrentruy
Stadtmuseum de Munich
Zentralbibliothek, Soleure
George Eastman Museum, Rochester NY (USA)

Laurence Marti est docteur en sociologie et historienne indépendante. Elle a publié de nombreux travaux sur l'histoire culturelle, sociale et industrielle de l'Arc jurassien et collabore depuis de nombreuses années avec le musée jurassien d'Art et d'Histoire de Delémont. Elle a obtenu le prix Gaïa en 2017 et est actuellement présidente du conseil de fondation de Mémoires d'Ici, centre de recherche et de documentation du Jura bernois, à Saint-Imier.

Pierre Montavon est né en 1970 à Porrentruy. Photographe et caméraman, il travaille une dizaine d'années à la télévision suisse avant de s'installer comme photographe indépendant.

Il réalise plusieurs reportages au long cours qui feront l'objet de publications, dont le Fleuve muré qui traite du déplacement de la population dans la région des Trois Gorges en Chine. Ses photographies ont notamment été exposées à la Fondation suisse pour la photographie à Zurich, au Kunsthaus de Bregenz, à la Coalmine photogalerie de Winterthour et à la Cité internationale de l'eau à Saragosse. Il collabore d'autre part régulièrement avec le musée jurassien d'Art et d'Histoire à Delémont.

Compléments

Événements directement en lien avec l'exposition consacrée à Édouard Quiquerez.

Les 13 juin, 6, 12 et 26 septembre 2018: L'exposition commentée par le photographe Pierre Montavon.

Les 17 juin et 16 septembre 2018: Visite guidée de l'exposition.

Le 24 juin 2018: Enfourchez un grand bi et photographiez-vous comme au XIX^e siècle!

Les 30 août et 1^{er} septembre 2018: Une excursion commentée. Quiquerez père et fils; deux observateurs du XIX^e siècle revisités par un photographe et un naturaliste au XXI^e siècle. Une excursion menée par Pierre Montavon et Peter Anker.

Le 18 septembre 2018: « Histoire du calotype ou photographie sur papier ». Conférence de Christophe Brandt, directeur de l'Institut suisse pour la conservation de la photographie.

Conférences organisées par la S.J.É.

Le 4 septembre 2018: « Les armoiries: huit siècles de communication visuelle — un parcours au cœur des collections du musée. » Conférence de Nicolas Vernot, héraldiste.

Le 11 septembre 2018: « Projet de l'Océanum ». Conférence d'Olivier Pagan, directeur du jardin zoologique de Bâle. Organisé par la section de Bâle de la S.J.É.

Le 22 septembre 2018: « Apprendre à tout âge: université populaire, expositions en entreprises et autres inventions de la démocratie culturelle dans l'arc jurassien (1960-1970) ». Conférence de l'historien Matthieu Gillabert, du cercle d'études historiques.

Nombre de visiteurs: 5 323 personnes.

NOTES

¹ « Procès-verbal de la réunion du 7.10.1862 », *Actes de la S.J.É.*, 1864, p. 46.

² « Procès-verbal de la réunion du 27.9.1860 », *Actes de la S.J.É.*, 1862, p. 68.

³ « Procès-verbal de la réunion du 27.9.1860 », *Actes de la S.J.É.*, 1862, p. 68.

⁴ Ces renseignements sont tirés de sources multiples, dont l'agenda personnel d'Auguste Quiquerez pour les années 1873-1875 (M.J.A.H.), le recensement de la population d'Eure-et-Loir de 1872 (Archives départementales d'Eure-et-Loir), le registre d'état civil de la ville de Mulhouse (Archives départementales du Haut-Rhin) et les archives de l'asile de Préfargier (Archives de l'État de Neuchâtel).

⁵ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 18.4.1879, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (B.P.U.N.), fonds Bachelin, MS 176od.

⁶ Auguste Quiquerez, *Histoire des monuments de l'ancien Évêché de Bâle. Sogren et Vorbourg* (manuscrit), 1842, coll. SACS.

⁷ Auguste Quiquerez, « Notice sur un armorial de l'ancien Évêché de Bâle », dans *Actes de la S.J.É.* 1859, p. 191.

⁸ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 19.8.1867, B.P.U.N., fonds Bachelin, Ms 176od.

⁹ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 16.11.1877, B.P.U.N., fonds Bachelin, Ms 176od.